

Images d'Amérique et lieu du Nord

Christian Morissonneau

Volume 21, numéro 2, automne 1985

Cartographies

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036859ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036859ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Morissonneau, C. (1985). Images d'Amérique et lieu du Nord. *Études françaises*, 21(2), 53–59. <https://doi.org/10.7202/036859ar>

Images d'Amérique et lieu du Nord

CHRISTIAN MORISSONNEAU

À l'origine, un petit groupe de Français lancés, à partir du Saint-Laurent, à travers tout un continent, poignée d'aventuriers et poignée de mystiques. La fourrure à troquer pour les uns, les âmes à convertir pour les autres et quelques administrateurs essayant de composer avec le matériel et le symbolique, sur un territoire sans cesse élargi, voilà à peu près les enjeux de la Nouvelle-France à une échelle spatiale, démesurée, de l'Atlantique aux Rocheuses avec une pointe en Louisiane.

Québec : une ville politique et un diocèse qui s'étend sur un tiers de l'Amérique du Nord. Ville-Marie qui regarde vers le ciel, fondée par les laïcs, dédiée au culte de la Vierge, utopie religieuse qui se lie par sa dédicace à Sainte-Marie des Hurons, à une autre utopie celle-là créée par des jésuites en plein pays huron et qui devait être capitale indienne et catholique. Tous ces rêves se projettent dans un espace neuf, qu'on découvre à mesure qu'on en rêve et l'Indien est le fils d'un territoire toujours à maîtriser : la tentation des missionnaires sera de proposer des «réserves» aux nomades pour qu'enfin la paix de la religion et des champs en fasse des «peuples arrêtés». Le temps linéaire du christianisme pourrait enfin rythmer un espace signifiant car vraiment cette Amérique neuve et immense, sauvage et peuplée de Sauvages n'avait pas de sens...

Face à l'Amérique française sans borne, une tension antagoniste partagée par l'administrateur-soldat et par le jésuite, conquérants de terre et d'esprits, chambardant avec le coureur de bois, nomade à la fois individualiste invétéré et facteur d'expansion territoriale de la présence française. Et pour tous les migrants, la plupart pauvres et sans métier, beaucoup sans feu ni lieu, qui découvrent une forêt giboyeuse, où l'on peut chasser et manger du gibier et où les gens qui la parcourent sont égaux entre eux, où n'existent ni riches ni pauvres, ni seigneurs propriétaires de la terre, ni clergé ni officier ni agent du roi pour les impôts, où les filles s'offrent sans penser à l'enfer et les hommes paressent sans remords et font la guerre comme on s'amuse... le Paradis terrestre, la Terre promise. Et en effet, telle est l'Amérique de forêt et d'eau où l'homme ne tient pas en place, où effectivement on peut ne pas demeurer sur place et sans cesse élargir sa quête et son errance¹. Pour cette poignée de Français, éperdus de rêves, un continent est sa mesure. Officiellement, comme le répètent les premiers ouvriers de territoire, de Cartier et Champlain à la Vérendrye en passant par Monseigneur de Laval et Frontenac, les Français ont une mission en «terre neuve», celle d'évangéliser et d'élargir le territoire de la chrétienté : gagner l'espace et les hommes au catholicisme à la française. La France, fille aînée de l'Église, poursuit la mission en Amérique du Nord entreprise en Terre Sainte, pendant les Croisades. *Gesta Dei per Francos* tel est le mot d'ordre implicite. De cet espace vierge et immense, naissent, se mêlent et s'opposent deux images qui deviennent mythes : la Mission providentielle et la Terre promise.

L'espace n'est-il pas le lieu par excellence de l'investissement de l'imaginaire, lieu des visions, «symbole opératoire du distancement maîtrisé²»? L'espace seul est «ami», entre autres parce que réversible : il n'a pas «d'avant» ni «d'après». Va s'exercer, au XIX^e siècle québécois, une dérive d'un espace sans orientation à un espace orienté mais porteur des mêmes images-forces dynamisantes parce que l'espace est le «lieu des libertés symboliques³». Il était dans la «nature» de cette culture américaine naissante d'être porteuse de mythes géographiques; ils deviennent les liens et les lieux où s'entend la parole équivoque, d'aucuns

1. Dean R. Louder et Eric Waddell, *Du continent perdu à l'archipel retrouvé. Le Québec et l'Amérique française*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1983, 292 p.

2. Gilbert Durand, *les Structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, P.U.F., 1963, 442 p.

3. *Id.*, *Science de l'homme et tradition*, Paris, Sirac, 1975, p. 7.

diraient contradictoire : «le mythe est le discours ultime où se constitue la tension antagoniste, fondamentale à tout discours, c'est-à-dire à tout développement du sens⁴».

Avant d'être un discours, et «tout discours est un destin» (G. Durand), l'Amérique est l'image d'une terre promise pour ces Français qui deviennent Canadiens. Mais comment parlerai-je de l'image américaine pour en arriver à une géographie américaine, géographie originelle des Québécois, dérivant en image nordique et géographie nordique?

L'image est un acte de conscience où se mêlent réel et irréel, mémorial et immémorial, où dans le matériel se combinent indissociablement les éléments dits objectifs et les éléments dits subjectifs. Bachelard, philosophe de l'imaginaire, ajoute que l'image «n'est pas l'écho d'un passé... elle relève d'une ontologie directe⁵». Ailleurs, il situe l'image «à l'origine de la conscience⁶». Jean-Paul Sartre avance que l'erreur quant à la nature de l'image provient «de notre habitude presque invincible de constituer tous les modes d'existence sur le type d'existence physique⁷». Lorsque nous concluons que l'image c'est l'objet et qu'elle existe comme objet, nous faisons appel à «une métaphysique naïve de l'image» (p. 4). Pourtant, «l'intuition interne nous apprend que l'image n'est pas la chose [...]. L'image est *une chose* autant que la chose dont elle est l'image» (p. 5). Ainsi, pour Sartre, l'image est un certain type de conscience, l'image est un acte et non le fruit d'une chose. L'image est «conscience de quelque chose» (p. 162). S'il y a image d'espace, il y a conscience et production de sens, il y a donc expérience géographique. Je pose qu'il n'existe pas un espace objectif où l'objet régirait le sujet, selon la vieille division dualiste. L'expérience géographique ne se divise pas et englobe tout ce qui transforme un espace, imaginaire ou réel, en un lieu. L'Amérique tout entière puis le Nord devient expérience géographique, dans la mesure où cette expérience crée un lien avec un espace qui cesse d'être géométrique (abstrait, l'espace des cartes) pour être géographique, c'est-à-dire concret de tout le poids du vécu, là où s'accomplit le phénomène humain : la culture, lieu de l'homme⁸. Mais justement, le choix même de la notion de lieu, impliquant la

4. *Id.*, *Figures mythiques et visages de l'œuvre*, Paris, Berg, 1979, p. 28.

5. Gaston Bachelard, *la Poétique de l'espace*, Paris, P.U.F., «Quadrige», 1983, p. 1 et 2.

6. *Id.*, *la Poétique de la rêverie*, Paris, P.U.F., 1961, p. 1.

7. Jean-Paul Sartre, *l'Imagination*, Paris, P.U.F., «Quadrige», 1981, p. 3.

8. Fernand Dumont, *le Lieu de l'homme*, Montréal, Hurtubise/HMH, 1968.

culture comme lieu, doit rappeler avec autant de force le lieu comme culture car il n'est pas de lieu dépourvu de sens. Le lieu constitue alors fondamentalement le lien de l'homme à l'espace, et enlever les images, les rêves, les valeurs soudées à l'espace reviendrait à briser le lien de l'homme donc à détruire la présence du lieu. Or, l'expérience humaine est essentiellement un lien spatial, je veux dire une valeur de lieu.

Je suis parti de l'Amérique française comme lieu, qu'on pourrait, en raffinant les concepts, voir aussi dans le passage d'un espace indifférencié donc insignifiant à un territoire qu'on s'approprie lâchement en le parcourant, en le nommant et en y trafiquant avec les indigènes, puis dans le passage de ce territoire au pays, lieu hautement signifiant, mais la culture s'enracine et nomadise sur l'ensemble continental, véritable lieu de l'homme nouveau canadien.

Cet homme nouveau, après la conquête anglaise allait juridiquement passer du pays sans borne à la réserve. Le projet jésuite de la «réduction» indienne au Paraguay comme en Nouvelle-France allait être repris par le conquérant non par souci de sauvegarde ethnique et d'accessibilité cléricale mais par souci de limiter l'expansion française, de borner à sa plus petite expression spatiale le lieu du Canadien, c'est-à-dire la vallée du Saint-Laurent jusqu'aux rapides de Lachine avec une frontière nordique qui n'atteint même pas le lac Saint-Jean. À toutes fins, le Traité de Paris de 1763 confine les Canadiens aux rives du fleuve, en les amputant du reste de l'Amérique du Nord. L'image continentale se brise et pourrait se briser l'image de l'homme américain. Mais alors que les voyageurs payaient dans les immenses canots bourgeois des compagnies de fourrure jusqu'aux rivières et lacs des Prairies et parfois ne reviennent pas tant ils sont chez eux partout, pour une fraction des notables politiques, cléricaux et professionnels, le continent est à jamais perdu. Perdu pour certains le champ sans limite de la Mission catholique en terre maintenant protestante. Après le statu quo, vint le mécontentement des politiques et du peuple face à l'administration britannique, qui culmine avec les rébellions de 1837-1838 rapidement étouffées par l'armée et les juges. Un aristocrate libéral britannique, Durham, à la suite d'un voyage d'enquête au Canada, analyse dans son rapport les conditions de survie du groupe francophone. Il situe bien l'alternative des années 1840 et suivantes; beaucoup choisirent le travail au service du capital étranger mais ils le firent en quittant le pays pour grossir le capital américain. La première phrase de la citation montre l'acuité du

problème des terres en confirmant la vision pessimiste de l'élite inquiète du rétrécissement de l'héritage territorial.

Il ne reste pas assez de terres inoccupées dans cette partie du pays où les Anglais ne sont pas établis [...] Un peuple placé dans une pareille situation doit changer son mode de vie. Si les Canadiens français veulent garder la même sorte d'existence agricole primitive, mais bien pourvue, ils ne le peuvent qu'à condition de déménager dans les régions où les Anglais sont établis; ou bien ils s'accrochent à leur résidence actuelle, ils ne peuvent gagner leur vie qu'en abandonnant leur présente occupation, pour travailler à gages sur des terres ou dans des entreprises commerciales appartenant à des capitalistes anglais⁹.

À cette vision acculturante, Durham avait ajouté la vision méprisante de l'Européen méconnaissant d'être dans la bonne direction du progrès : son fameux «ce peuple n'a pas d'histoire» fait l'effet d'une insulte. François-Xavier Garneau, inquiet de la survie du groupe, vu le «petit nombre», compose un poème, image désespérante d'un autre «petit peuple» disparu, sur l'agonie du dernier des Hurons. La Huronie n'existant plus, il n'y avait plus que des individus condamnés à disparaître¹⁰. Un peuple sans territoire, dont le nombre s'amenuise par les départs désorientés, n'avait-il pas d'histoire? Le même Garneau réplique à Durham en publiant son *Histoire du Canada* (1845-1852).

Une stratégie géopolitique s'esquisse : le clergé et les notables politiques vantent l'occupation du sol. Si l'Anglais possède une bonne partie de la «réserve laurentienne», qu'on la déborde en s'appropriant les terres neuves. Il était «dans la nature des choses» qu'un peuple menacé dans sa survie et son espace vital réagisse et se donne une signification à sa place sur le continent; le mythe du Nord dit l'espérance et donne valeur et sens à un territoire sans bornes et sans Anglais¹¹. Il présente «chaudemment» une image nouvelle des Pays d'en Haut. Un petit peuple qui se disperse sait que Dieu lui promet une terre sans partage. «Quelles

9 *Le Rapport Durham*, Montréal, Les Éditions Sainte-Marie, 1969, p 123

10 Voir Philippe Reid, «François-Xavier Garneau et l'infériorité numérique des Canadiens français», *Recherches sociographiques*, 15, 1, 1974, p 31-39

11 Christian Morissonneau, *la Terre promise le mythe du Nord québécois*, Montréal, Hurtubise/HMH, 1978, 212 p. J'ai amplement montré le contexte et les défis du XIX^e siècle et la tradition de mobilité s'ajoutant à la Conquête. Ce ne sont pas les littéraires qui construisent le mythe. Effectivement, avant d'être une inspiration littéraire, le mythe du Nord est une réponse à une crise culturelle et politique, il dit l'espérance mais aussi le développement, aussi le pays et l'État à construire.

émotions dut éprouver le curé Labelle quand au mois d'octobre 1872, après une ascension difficile dans l'eau et la boue jusqu'aux genoux, il s'arrêta sur ces hauteurs pour la première fois, et qu'il vit se dérouler devant lui ces campagnes sans limites. C'était la Terre promise se dévoilant aux regards et aux aspirations de Moïse ..¹²»

Toute une littérature de propagande diffusa cette image-force et signifiante de la nouvelle Terre promise. Arthur Buies en est le meilleur chantre. On a vu en lui, l'aventurier, le pamphlétaire violent et le converti zélé à l'œuvre colonisatrice du curé Labelle. Il faut aller plus loin : il est le plus inspiré des constructeurs du mythe du Nord. La nostalgie personnelle se mêle à une sourde nostalgie plus ample qui résonne aussi dans maints discours et écrits d'autres propagandistes. Les livres *l'Otaouais supérieur*¹³ ou *Aux portiques des Laurentides*¹⁴ participent à la fois de la géographie descriptive, et d'une géographie de l'imaginaire. Elle nous émeut par sa quête acharnée et vivifiante du lieu, bâti dans la plus belle sauvagerie. On retrouve l'esprit pionnier des temps originels du Canada; l'Amérique, fermée depuis la Conquête, s'ouvre au Nord. Les Américains et les Anglais ont leur Ouest lointain, porteur de toutes les promesses. Les Canadiens français aussi ont leur Ouest : c'est le Nord. L'Amérique est retrouvée, vierge, immense, pure, promise. Dans l'euphorie, on en oublie les Indiens. Quête du sens, quête du pays, pour des gens qui se veulent une histoire et un espace bien à eux. Mais cette image de la Terre promise demeure ambivalente : elle porte deux visions du monde. D'un côté une expansion sans limite, gage de risque, de l'autre l'acceptation d'une portion d'espace, gage de conservation. Il est intéressant de retrouver ce mouvement qui va de l'un à l'autre à la même époque, parfois intériorisé par le même mythographe se représentant la migration comme un mouvement de diastole-systole naturel. La communauté est vue analogiquement comme un organisme vivant qui doit à la fois se fortifier et s'étendre. la Terre promise est image de désir, plus exactement, dialectique entre le désir de repli sur soi et désir d'expansion. Les tenants des deux stratégies, ou plutôt des deux grands rêves,

12 J.-B. Proulx, *les Annales térésiennes*, octobre 1882, p. 25

13 Arthur Buies, *Au portique des Laurentides, une paroisse moderne, le curé Labelle*, Québec, Darveau, 1891, 96 p.

14 *Id.*, *l'Otaouais supérieur*, Québec, Darveau, 1889, 309 p. Voir aussi l'abondante littérature sur la conquête du Nord dans la bibliographie de mon livre cité (1978), entre autres des auteurs comme Montigny, Nantel, Langelier et bien sûr le livre du grand inspirateur du mythe Rameau de Saint-Père, *la France aux colonies*, Paris, Jouby, 1859, 355 p.

empruntent à la Terre promise sa symbolique, d'où la confusion entre les deux conceptions si l'on s'en tient à la seule imagerie, le même mythe devant servir une même finalité, la survivance du groupe en un lieu consacré. Chez tous les constructeurs du mythe, un même sentiment profond teinte le discours le plus subtil et le plus simplificateur. La Terre promise, juste réponse divine au pays conquis par l'étranger hérétique. La Terre promise, nostalgie du continent perdu.

Il est mythe fondateur du Québec contemporain où le Nord demeure lieu de tous les espoirs et inquiétudes. Le Nord est le lieu de la réaction optimiste, milieu de vie, de régénération, là où le Destin se révèle, l'anti-Sud. Le Sud milieu de mort, là où disparaissent les forces vives de la nation, tentées hier par le travail salarié, aujourd'hui par le soleil. Aller au Sud, c'est être désorienté, alors qu'une seule direction entraîne et fait sens, puisqu'elle est de l'ordre de la Mission.

Le Nord que vous cherchez a toujours eu sur notre race au tempérament de fer et d'acier la vertu de l'aimant. Ce qui étonnait l'un de nos grands amis de l'Europe. Il voyait dans ce phénomène une disposition providentielle en notre faveur. Comme si le Nord devait un jour servir de piédestal à la grandeur de nos destinées...¹⁵

Il est des lieux où se joue le mythe.

Bibliographie supplémentaire

- Dussault, Gabriel, *le Curé Labelle : messianisme, utopie et colonisation au Québec, 1850-1900*, Montréal, Hurtubise HMH, «Sciences de l'homme et humanisme», 9, 1983, 392 p.
- Warwick, Jack, *l'Appel du Nord dans la littérature canadienne-française*, Montréal, Hurtubise HMH, «Constantes», 30, 1972, 249 p.
Traduction de Jean Simard.

15. Lettre de C.A.M. Paradis, prêtre, missionnaire-colonisateur, au capitaine Bernier (1899), cité dans *la Terre promise : le mythe du Nord québécois*, p. 139.